

III

La plupart de ces jeunes filles n'avaient jamais vu la campagne; elles avaient été depuis leur naissance, toujours enfermées dans ces misérables cloaques de Londres, où l'air et la lumière ne pénétraient qu'avec peine. Aussi ce furent à chaque instant des cris de joie incessants. Les petits jardins entourant de fraîches maisonnettes, toutes couvertes de lierre, de clématites ou de rosiers grimpants, les émerveillaient; les champs de blé avec leurs épis dorés par le soleil, et leurs brillants coquelicots et leurs jolis blquets éveillaient l'admiration et la curiosité. On n'avait jamais entendu parler de la moisson, et ce furent des questions sans fin.

Rosa était fascinée; elle retenait sa respiration, elle n'écoutait rien, elle ne parlait pas: il semblait qu'elle voulût concentrer ses cinq sens dans celui de la vue. Ses yeux erraient partout: des grands arbres, qui parfois ombrageaient la route; aux murs couverts de verdure; des jardins émaillés, dans lesquels brillaient des fleurs de toutes les nuances, rendues plus étincelantes par les gouttes de rosée qui étaient encore éparses sur leurs feuilles ou amassées dans leur calice, aux moulins à vent, qui agitaient leurs grandes ailes et lui causaient des étonnements profonds. Avait-elle jamais été aussi heureuse! Mais son cœur maternel?... — Pourquoi n'emploierai-je pas ce mot! — Il est juste, car ce cœur d'enfant renfermait, d'instinct et prématurément, tous les trésors de vigilance, de dévouement et d'abnégation qu'inspire cet amour de la mère! — Son cœur maternel pensait aux chers absents, et ne se consolait de ne point les voir à ses côtés, qu'en songeant à toutes les merveilles qu'elle aurait à leur raconter!

La route ne parut longue à personne et on fut presque tenté d'exprimer un regret lorsque l'on arriva à la grille du château. On descendit, la maîtresse de maison et plusieurs autres dames étaient réunies pour les recevoir. Elles furent accueillies avec la plus bienveillante affabilité.

— C'est un jour de fête, mes jeunes amies, leur dit leur excellente patronnesse, donnez-vous-en à cœur joie. Pensez que vous êtes chez vous et faites-en tout à votre aise. Mais souvenez-vous que la cloche est le signal du rappel.

La bande se dispersa bientôt; on alla courir dans le parc, on visita les serres chaudes. Rosa s'écia qu'elle pourrait passer des journées entières à admirer et à respirer le parfum de ces mille fleurs aux couleurs et aux formes si variées. Elle demanda timidement au jardinier, la permission de ramasser quelques roses fanées, qui étaient tombées à terre, et les mit respectueusement dans son mouchoir, qu'elle noua aux deux bouts. Les lapins, la basse-cour, la faisanderie, le chenil, les écuries, tout fut inspecté.

C'était presque un conte des *Mille et une Nuits* pour ces enfants de la Cité et des ateliers. Rosa croyait rêver. Ces oiseaux à la fière aigrette et au plumage doré pouvaient-ils être vivants? N'étaient-ils pas peut-être quelques-unes de ces jolies fées qui revêtaient toutes les formes pour tromper ou charmer les yeux?

(A continuer.)

LETTRES A MA NIECE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Un de nos plus importants devoirs devant Dieu et devant nous-mêmes est de donner un bon emploi, au temps qui nous est accordé pour notre courte vie; et pourtant, quel usage en fait-on trop souvent? et combien peu de gens savent l'estimer à sa juste valeur. — *Rendez-vous compte de toutes vos heures*, dit un ancien, *afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir*. — Apprendre à vivre, c'est-à-dire, à faire un bon usage de la vie, voilà donc quelle doit être une de vos principales études, ma chère nièce, et si vous voulez l'aide de ma vieille expérience, je mets sur le champ mes avis à votre complet service.

Le temps, pour une femme chrétienne, doit se diviser en trois parts: celle de Dieu, celle de sa famille ou de sa maison, et celle du monde, c'est-à-dire, les heures données aux devoirs et même aux plaisirs que la société nous impose et nous offre! Et songez sérieusement que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que l'on en sait faire. La nature nous fait un besoin de l'occupation; la société nous en fait un devoir; l'habitude nous en fait un plaisir; et les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres en quelque genre que ce puisse être.

« Il en est de beaucoup d'entreprises comme de battre le briquet, disait un jour gaiement Mme la marquise de Maintenon, (*alors les allumettes chimiques n'avaient point encore été découvertes*.) on n'y réussit que par des efforts réitérés et à l'instant où l'on désespérait du succès: le temps, c'est notre briquet; sachez donc le frapper avec adresse, ou sans cela gare aux coups que vous pourriez recevoir sur les doigts!... » — Et la sage marquise avait bien raison; car le temps est comme l'argent; n'en perdez pas, et vous en aurez assez, pour arriver à tout ce que vous voudrez entreprendre.

Je ne vous parlerai dans cette lettre, ni de ce que vous devez à Dieu, ni de ce que vous devez au monde, je réserve cela pour une autre conversation; je vous parlerai seulement de ce que vous devez à vous-même, et comme jeune fille, pour acquérir des talents, et comme jeune mère, si un jour vous en avez les saints devoirs à remplir.

Prenez l'habitude d'un travail réglé; à telle heure chaque jour, telle chose doit être faite; l'ordre se voit dans la vie des femmes comme dans leurs armoires.

N'écoutez point en vous le goût des arts; il faut seulement le bien diriger; ainsi n'écoutez pas chaque chose; mais appliquez-vous à en faire sérieusement et bien une seule, de façon à ce que ce talent puisse suffire à vos besoins dans le cas malheureux, où vous seriez réduite à la pauvreté; car votre travail alors, vous donnerait l'indépendance avec l'existence.

Il est bon aussi que les jeunes personnes s'occupent de connaissances solides; et l'histoire des personnages justement célèbres, élève l'âme par les belles actions qu'on y rencontre. — Ce que vous devez chercher à bien savoir avant tout, c'est l'histoire de votre pays; — *ce que peu de gens, je vous le dis tout bas, savent d'une façon satisfaisante*. — Je voudrais aussi que vous fissiez chaque jour un peu de lecture morale; car ainsi, l'on prend tout naturellement du goût pour la vertu; et il se fait chez vous une impression insensible qui tourne toujours au profit des mœurs. Quant à la lecture des romans, je la blâme complète-